



Jean-Pierre Delpech 1930 - 2008

Jean-Pierre qualifiait la ville qui le vit naître, le 15 avril 1930, Casteljaloux (Lot-et-Garonne, diocèse d'Agen), de « rouge à 80 % », mais ses parents, commerçants en quincaillerie, avaient une foi profonde. Fils de son terroir, royaume du rugby et berceau de d'Artagnan, le mousquetaire du Roi, il en aura la faconde et la générosité, une fougue, nourrie de prière, qu'il mit toute sa vie au service de la mission. Après ses études secondaires tout près de Lourdes, au Petit Séminaire de Saint-Pé-de-Bigorre, où il fut un scout ardent, il étudia la philosophie au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux. De là, il passa au noviciat des Pères Blancs et fit sa théologie à Thibar et à Carthage, tout en s'y initiant à l'arabe. Ordonné prêtre le 1^{er} avril 1956, bientôt nanti, à Strasbourg, d'une licence d'histoire et géographie, il fut nommé, en 1959, professeur, puis supérieur du petit séminaire de Bonnelles, et en juillet 1965, supérieur de la maison de Toulouse.

Séduit par la vie de Charles de Foucauld, il avait toujours rêvé du désert, parce que, disait-il, « on y est seul avec Dieu, que l'on ne rencontre que dans le silence, la solitude ». Son affectation en Afrique, en 1968, ne fut pourtant pas pour Laghouat,

comme il l'avait souhaité, mais pour le Mali. Après le stage de bambara à Faladyé, une langue « dont la digestion lui parut, de prime abord, aussi difficile que celle de la bouillie de mil », il fut, de mai 1969 à 1985, vicaire puis supérieur à Markala, à Kolongotomo et enfin à Niono. Entretemps, il fut aussi conseiller régional pour Ségou, fit la session-retraite de Jérusalem en 1979, prit part au Chapitre de 1980 comme délégué du Mali et se vit évacué en France, en 1983-1984, suite à un accident sérieux sur le chantier de l'église de Niono.

En 1986, le conseil régional trouvant qu'on délaissait Gao, il proposa d'y aller, à 55 ans, faisant fi de ceux qui lui disaient : « Vous allez évangéliser les dunes ? » Gao, c'était les confins du désert et ses nomades, pour qui il avait un faible, voyant en eux les gens les plus libres du monde ; et il pensait avoir quelque chose à leur apporter, même sur le plan humain. Sa seule souffrance fut l'ignorance des langues : « Un curé, disait-il, doit parler la langue des gens », or il arrivait bien tard pour étudier le *songhaï* et le *tamacheq*. Il ne vit dès lors qu'un moyen d'être avec les gens : les projets de développement. Il s'y donna à fond et on lui en fut reconnaissant : « On ne peut pas, dis-

ait-il, vivre dans un pays qui est presque le plus pauvre du monde en regardant les gens mourir de faim, lutter contre la soif, et aller leur donner des conseils spirituels. Il ne faut pas dormir, mais agir ». On a de lui une longue description de la rébellion nomade des années 1990-1994 ; il souffrit alors de voir tant d'injustices et de haines.

La petite communauté chrétienne était formée de gens du Sud, ne faisant souvent que passer, et ne poussant guère les Pères à aller vers les Bella, les Songhaï, les Touaregs... Faire des communautés vivantes avec ces populations mouvantes, étrangères au milieu, était une gageure. « Or, constatait Jean-Pierre, l'Esprit m'a dit que, dans le nord, les gens sont admirables dans leur lutte pour la vie, admirables de patience, d'endurance, d'énergie, de sourire, car, malgré tout, ils gardent le sourire... L'Esprit m'a dit qu'il y a des hommes de paix partout. On en a vu, pendant la rébellion, qui sont restés des hommes de paix, qui ont dit qu'il ne faut pas s'entre-tuer et qu'il faut vivre ensemble. Il y aura toujours à annoncer Jésus-Christ pour que les cœurs des hommes soient bons. Même si peu de gouttes d'eau sont tombées dans le désert, celles qui sont tombées sur les gens qui avaient soif matériellement ou spirituellement ont fait du bon travail. »



Au forum postcapitulairé de février 1999, parlant de ce ministère à Gao, il rappelait avoir décrit son rêve missionnaire lors d'une assemblée antérieure, mais craignait fort que son propos ne fût enfoui dans un CD-Rom, à la maison généralice : « La rencontre, disait-il, c'est un peu extérieur. Vivre avec, ça va plus loin... J'aurais voulu beaucoup *vivre avec* durant ma vie missionnaire, mais je ne l'ai pu à cause des structures ecclésiastiques, notamment du travail de curé... Beaucoup de réunions, de structures, de papiers... Donc je continue de rêver et, si le supérieur provincial écoute bien, je rêve d'avoir 3 ans, durant ma retraite, pour faire ce que je veux, aller vivre avec les Bozos, sur une pirogue, au bord du Niger. » Dans ses postes précédents, il aimait participer avec les gens à la récolte du mil ou des arachides, mais son cœur allait surtout

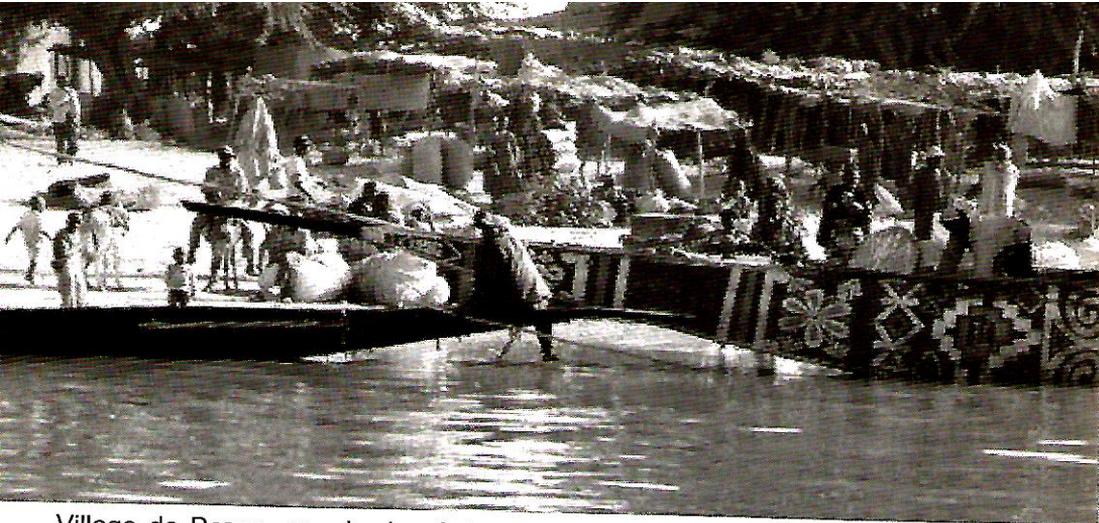
aux Bozos parce qu'ils étaient des laissés-pour-compte... Il se voulait au plus près des plus loin ! Ses lettres montrent toujours chez lui un grand souci de la misère ambiante, des inégalités. Or il avait trouvé le peuple Bozo qui l'avait accueilli et adopté : les pêcheurs du fleuve Niger. Il les connaissait depuis Gao jusqu'à Sélingué... Il nourrit dans son cœur, durant ses années au Mali, un grand désir : faire connaître Jésus à ses amis Bozos. Il les aima sans rien attendre en retour... De fait, aucun Bozo du Mali ne tomba dans son filet de pêcheur d'hommes...

Plusieurs années de suite, il lui fallut rentrer en France pour pallier une situation familiale difficile, son père étant aveugle et paralysé, sa mère amputée d'une jambe et ses frères et sœurs dispersés et chargés de famille. Après quoi, il connut à son tour de nombreux ennuis de santé et fut un client assidu des hôpitaux parisiens durant ses congés : outre les séquelles de son accident de Niono, il souffrit de bilharziose, coliques néphrétiques, arthrose lombaire, subit l'opération de deux hernies et de la carotide gauche, une coloscopie et maints autres examens, en recherche des causes d'une anémie tenace : son courrier des dernières années abonde en bulletins de santé et en attentes anxieuses d'une autorisation médicale pour revoir le Mali.

Les joies ne manquèrent pas non plus : l'africanisation de l'Église du Mali, le voyage mémorable (2 600 km aller-retour dans 3 voitures bondées de 26 paroissiens) pour

voir le pape Jean-Paul II à Bamako, en présence de 6 000 non chrétiens enthousiastes dans la tribune qui leur était réservée. La seconde retraite à Jérusalem, en l'an 2000, avec cette nuit entière de prière intense au pied du calvaire et du tombeau vide : il s'était pour cela laissé enfermer au Saint-Sépulcre avec un confrère. Plein de pudeur et de réserve sur ses rendez-vous avec le Seigneur, au petit matin, il dit seulement à son complice : « C'était beau, nous avons passé un merveilleux temps, je l'attendais ». Il n'était pas venu faire du tourisme : lors de la visite du Sinaï, malgré sa gêne pour la marche, il s'entêta à faire toute la montée à pied, s'arrêtant seulement de temps à autre pour souffler : mais, arrivé au sommet, il fit signe à son équipe et sortit de sa musette une bouteille, et pas n'importe laquelle, un grand cru de sa chère Gascogne, qu'il déboucha avec dévotion et partagea joyeusement avec ses frères. Et puis, joie ultime, il y eut ce dernier feu vert, un peu arraché aux médecins, pour rentrer à Kolongotomo, l'un des postes de ses débuts, en août 2007 : ce ne fut malheureusement que pour une petite année.

Les témoignages de confrères, tout comme les condoléances émues d'une ancienne infirmière du dispensaire de Gao, concordent : la générosité dans le don de soi fut la marque de Jean-Pierre : « Le cœur de *ton Bozo*, dit le Père Alberto Rovelli, s'adressant à Jésus, lors des obsèques, était parfois bouillonnant, plein d'idées, de projets pour l'Église, l'hu-



Village de Bozos, peuple de pêcheurs vivant le long du fleuve Niger. Jean-Pierre se sentait proche d'eux. « Jésus, viens planter ta tente chez les Bozos. »

manité; il était un peu comme les deux saints dont il portait le nom; Jean Baptiste et Pierre... Par exemple il aurait voulu voir une Église dépouillée de tout... même sans Vatican... et que les prêtres puissent vivre proches des gens, comme Jésus... ! Et puis il rêvait d'une humanité sans mondialisation du pouvoir économique... une humanité où tous pourraient vivre avec dignité, en paix, de vrais enfants du Père du ciel... Alors, continuait-il, je crois deviner le désir de Jean-Pierre : que Toi, Jésus, complètes son travail et viennes planter ta tente au milieu des Bozos ! »

Quant à Jean-Pierre, résumant son action à Gao, « J'ai un seul regret, concluait-il, saint Pierre sera obligé de m'accueillir en parlant français, gascon ou bambara. Il ne pourra pas m'accueillir en parlant

songhaï ou tamacheq. C'est mon grand regret. »

On l'a décrit comme un homme tout d'une pièce, un caractère entier, enflammé souvent, enthousiaste et enthousiasmant, missionnaire par toutes les fibres de son être. Il était convaincu, vrai, homme de foi et de prière. « Parfois, dit un confrère, il y avait un brin d'excessif chez lui, mais c'est cela qui le rendait sympathique. C'était comme un genre littéraire à décrypter avant d'aller plus loin. Une fois cela admis, la conversation pouvait s'établir en toute confiance. »

Jean-Pierre était un vrai Gascon, tout simplement. Décédé à Bamako le 27 juillet 2008, il fut inhumé à Kolongotomo, le 4 août suivant, l'un de ses neveux représentant sa nombreuse famille.

Armand Duval